

AINSI TOUT PASSE, AINSI TOUT CHANGE... : la vision de quelques nations européennes dans la correspondance de Tourguéniev (1870-1883)

Après quelques années d'un travail identitaire complexe qui marqua la vie de Tourguéniev dans les années 1860, alors qu'il vivait établi de façon durable à Baden-Baden et s'éloignait de plus en plus de la Russie, quelle relation entretint-il avec l'Autre à présent ? Les années 1870 apportèrent en effet quelques changements radicaux dans son existence : un départ assez brutal de Baden-Baden, une année de transition passé en Angleterre, un établissement plutôt réussi en France et, enfin, un long et lent retour vers son pays d'origine. La guerre franco-prussienne apporta son lot de bouleversements dans sa représentation du monde, ainsi que nous l'avons vu au début de ce chapitre : elle exerça un impact significatif sur sa façon d'envisager les deux pays, qui jouèrent toujours un rôle de première importance dans la définition de l'espace identitaire de l'écrivain – il s'agit de l'Allemagne et de la France. La guerre amena aussi Tourguéniev à côtoyer assez longuement le peuple anglais qui était resté jusqu'alors plutôt aux confins de son champ de vision. Toutes ces évolutions ne peuvent pas ne pas avoir bousculé la représentation des différents Autres européens chez Tourguéniev. Sa correspondance confirme le phénomène : plus loin, nous allons examiner trois figures majeures de l'altérité de cette période. Nous verrons la façon dont Tourguéniev appréhendait les Allemands alors qu'il était profondément déçu par l'attitude de la Prusse pendant la guerre 1870-1871, nous tâcherons

de comprendre si les Français, en tant que peuple, finirent par gagner les sympathies de l'écrivain après plusieurs années de disgrâce. Enfin, nous verrons la façon dont il envisageait les Anglais, un peuple pas comme les autres, selon lui, au terme d'un séjour d'une année qu'il effectua dans leur pays.

« Mes chers Allemands... » ? – la vision du peuple allemand chez Tourguéniev à l'issue de la guerre franco-prussienne

Au début de ce chapitre, nous avons eu l'occasion d'examiner la façon dont les très civilisés Allemands se transformèrent suivant Tourguéniev, au fur et à mesure de la progression de la campagne militaire de Bismarck, en un peuple chauvin aux velléités impérialistes. Au début de la confrontation franco-allemande, Tourguéniev, quoique dégoûté par la perspective de la guerre (« Безобразная, отвратительная эта война [...] »¹⁴²⁷, « О крайнем безобразии этой войны распространяться не стану [...] »¹⁴²⁸), ne peut rester indifférent devant le coude à coude des Allemands dans cette épreuve. En faisant le rapport des événements en cours à son frère Nikolai, Tourguéniev semble d'abord admiratif devant le patriotisme des Allemands réunis pour faire face à Napoléon III et tout ce qu'il incarne (c'est ce que Tourguéniev semble croire à ce moment-là en tout cas) : « Немцы все воодушевлены патриотизмом – и первым результатом наполеоновской выходки было объединение Германии »¹⁴²⁹. Lorsque, contre toute attente, les troupes de Bismarck se montrent supérieures aux Français, Tourguéniev, aussi surpris que la plupart des Européens face aux succès des Allemands, paraît satisfait car de la réussite de la Prusse dépend, selon lui, l'état des libertés en France. Non que la Prusse fût, à ses yeux, un état tout à fait libéral, mais il se trouvait à l'opposé du régime de Napoléon III, jugé pervers et barbare. Ainsi, en août 1870, dans une lettre à Friedländer, Tourguéniev qualifie-t-il ainsi ce qui se passe : « Это поистине война цивилизации с варварством [...] »¹⁴³⁰. On comprend dès lors l'excitation et l'inquiétude avec lesquelles il suit la progression des troupes allemandes vers l'ouest. À la fin août, alors que l'issue de la guerre se dessinait clairement en faveur de la Prusse, il écrivait encore des lignes comme celle-ci, adressée à Pietsch : « Что касается меня – то я, как Вы, должно быть, знаете, совсем немец уже потому, что победа

¹⁴²⁷ Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden : *Cette guerre insensée, répugnante [...]*.

¹⁴²⁸ Lettre à M. Milioutina, 20 juillet (1 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne vais pas m'étendre sur le côté extrêmement répugnant de cette guerre [...]*.

¹⁴²⁹ Lettre à N. Tourguéniev, 15 (27) juillet 1870, Baden-Baden : *Tous les Allemands sont pétris de patriotisme et la réunification de l'Allemagne fut le premier résultat de l'incartade napoléonienne.*

¹⁴³⁰ Lettre à L. Friedländer, 17 (29) août 1870, Baden-Baden : *Il s'agit véritablement d'une guerre de la civilisation contre la barbarie [...]*.

Франции была бы гибелью свободы – напрасно только вы сожгли Страсбург»¹⁴³¹. Dans ce mot à l'un de ses amis allemands les plus proches, Tourguéniev exprime, pour la première fois, ses réticences vis-à-vis des agissements des militaires prussiens. À partir du dépôt des armes par Napoléon III, ces réticences ne firent que s'aggraver. « Падение гнусной империи не изменило моих симпатий, но несколько переставило их. Теперь немцы являются завоевателями, а к завоевателям у меня сердце особенно не лежит»¹⁴³², expliquait-il sa position à Pavel Annenkov. Lui qui espérait que la fin du régime napoléonien signerait aussi la fin des hostilités fut plus que déçu de la tournure que prenaient les événements, et un mois et demi plus tard, alors que la Prusse était en train d'engloutir l'Alsace et la Lorraine, Tourguéniev dit ces mots amers, dans une lettre à Paul Heyse : « [...] боюсь, что я уже на так хорошо понимаю прежде дорогих мне немцев »¹⁴³³.

Pourtant, lorsqu'on parcourt les lettres que l'écrivain écrivit après 1871, alors que le conflit avait pris fin, et qu'il s'était installé, avec les Viardot, à Paris, on ne trouvera pas, dans sa correspondance, d'attaque véhémente contre les Allemands, à l'exemple des commentaires plus que critiques que l'écrivain pouvait formuler à l'encontre des Français durant les années 1850-1860. La seule critique régulière au sujet des Allemands, que l'on trouve dans les lettres de Tourguéniev des années 1870 concerne le don de narration très médiocre dont la nature gratifia les représentants de cette nation. Par exemple, en répondant au commentaire de Julian Schmidt concernant le roman *Kinder der Welt* de Paul Heyse paru peu de temps auparavant, Tourguéniev formule l'idée selon laquelle la tournure d'esprit des Allemands ne les prédispose pas au récit : « При всех огромных преимуществах немцев им не хватает дара рассказчиков; романские народы имеют его с давнего времени [...]; мы, славяне, унаследовали кое-что подобное от Востока («1001 ночь», etc.) [...]. Немцы слишком любят выставлять напоказ свои сюжеты в начале или во всяком случае дают сильный намек на это »¹⁴³⁴. L'écrivain réitérera cette même idée trois ans plus tard, en commentant la nouvelle « Aquis submersus » de Theodor Storm, dans une lettre à Pietsch cette fois : tout en

¹⁴³¹ Lettre à L. Pietsch, 28 août (9 septembre) 1870, Baden-Baden : *En ce qui me concerne, je suis, ainsi que vous devez le savoir, tout à fait Allemand, ne serait-ce que parce qu'une victoire française signifierait la mort de la liberté, mais incendier Strasbourg fut une erreur.*

¹⁴³² Lettre à P. Annenkov, 3 (15) septembre 1870, Baden-Baden : *La chute de l'ignoble empire n'a pas modifié mes sympathies, mais les a quelque peu déplacées. Ce sont désormais les Allemands qui sont les envahisseurs, et mon cœur n'est pas très bien disposé envers les envahisseurs.*

¹⁴³³ Lettre à P. Heyse, 14 (26) octobre 1870, Baden-Baden : [...] *je crains de ne plus comprendre aussi bien ces Allemands qui m'étaient chers auparavant.*

¹⁴³⁴ Lettre à J. Schmidt, 24 avril (6 mai) 1873, Paris : *Malgré toutes leurs énormes qualités, les Allemands n'ont pas assez de talent narratif ; les peuples romands en ont depuis longtemps [...] ; nous, les Slaves, avons eu quelque chose de similaire hérité de l'Est (« 1001 nuits » etc.) [...]. Les Allemands aiment trop faire état de leurs sujets au départ ou, en tout cas, s'y réfèrent trop lourdement.*

reconnaissant les qualités poétiques de l'œuvre de Storm, Tourguéniev ne peut s'empêcher de relever les défauts narratifs de celle-ci. « Рассказ написан тонко и поэтично; [...] »¹⁴³⁵, commence Tourguéniev son commentaire. « [...] но, о боже мой, куда, напр., годится заставляя мальчика петь о рае и ангелах как раз перед тем, как утонуть! », s'exclame-t-il aussitôt, considérant que les auteurs allemands tombent systématiquement dans deux défauts récurrents dans leur prose : « Немцы, когда рассказывают, всегда совершают две ошибки: скверно мотивируют – и самым непростительным способом идеализируют действительность »¹⁴³⁶. Persuadé de l'incapacité des auteurs allemands contemporains à s'inspirer de la poésie de la réalité telle qu'elle existe autour d'eux, Tourguéniev semble douter de leur aptitude à créer une œuvre sans tomber dans l'exagération et le superficiel : « Нет ; немцы могут завоевать весь мир; но рассказывать они разучились... да, по правде сказать, как следует никогда и не умели »¹⁴³⁷. Ludwig Pietsch n'était visiblement pas d'accord avec cette opinion puisque, dans la lettre suivante, écrite en réponse à Pietsch, Tourguéniev insiste sur la véracité de sa vision des choses : « Даже если бы мальчик в рассказе Шторма и мог спеть такую песенку, он не должен был бы делать этого – ведь командует всё же автор [...]. Немецкие писатели, избегайте указывать пальцем – как бы красив не был этот палец и каким бы легким ни было его движение »¹⁴³⁸. Le degré d'intensité de ces commentaires critiques n'est pas très élevé. Certes, l'écrivain relève un défaut qui lui semble inhérent aux écrivains d'expression germanique en général, il exprime clairement et sincèrement son opinion dans quelques lettres adressées, dans chaque cas, à ces amis parmi les hommes de lettres allemands. La récurrence de ce commentaire dans les lettres de cette période indique qu'il s'agit d'une opinion bien formée et réfléchie de la part de l'écrivain. Mais à aucun moment l'expression de celle-ci dans ses lettres ne prend une tournure de critique véhémence. Lorsqu'on compare ces commentaires à l'opinion suivante que Tourguéniev avait eu l'occasion d'exprimer au sujet *Chansons des rues et des bois* de Victor Hugo, dix ans plus tôt (« [...] В. Гюго, со всеми его отвратительными гримасами в « Chansons des rues et des bois ». То, что такая блевотина абсолютно дикой и пошлой грубости не была тотчас же с

¹⁴³⁵ Lettre à L. Pietsch, 16 (28) décembre 1876, Paris : *Le récit est écrit dans une langue fine et poétique ; [...] mais, Bon Dieu, à quoi sert-il, par exemple, de pousser le gamin à chanter le paradis et les anges juste avant de se noyer !*

¹⁴³⁶ *Les Allemands, quand ils racontent, font toujours deux erreurs : ils motivent mal et idéalisent la réalité de la manière la plus inexcusable.*

¹⁴³⁷ *Non ; les Allemands peuvent conquérir le monde entier ; mais ils ont oublié comment on raconte... A dire vrai, ils n'ont jamais su le faire convenablement.*

¹⁴³⁸ *Même si le gamin dans le récit « La tempête » avait effectivement pu chanter cette chanson, il n'aurait pas dû le faire, c'est tout de même l'auteur qui décide [...]. Ecrivains allemands, évitez de montrer du doigt, peu importe la beauté de ce doigt et la facilité de son mouvement.*

осуждением отброшена, характеризует всю нацию »¹⁴³⁹, avait écrit alors Tourguéniev à Theodor Storm), on comprend la différence entre une critique véhémement et subjective, issue presque de la haine, et une remarque certes critique mais formulée de façon constructive.

Cependant, la quasi-absence des attaques directes de la part de Tourguéniev contre les Allemands ne doit pas nous induire en erreur. Déçu de l'attitude de ses « Allemands préférés » lors de la guerre, dépité sans doute aussi par la naïveté dont il avait lui-même fait preuve concernant les véritables motivations de la Prusse dans cette guerre, il trouva un moyen bien à lui d'évacuer sa frustration d'idéaliste, en dressant un portrait bien critique des Allemands dans « Eaux printanières ».

Tourguéniev commença à travailler à cette nouvelle à la fin de l'été 1870 – la première mention connue de cette œuvre se trouve dans une lettre l'écrivain au critique anglais Ralston, écrite le 27 septembre (9 octobre) 1870¹⁴⁴⁰, en plein essor du sentiment antiallemand chez lui. La rédaction du récit avait été achevée à la fin de 1871, ce qui signifie que Tourguéniev travailla à « Eaux printanières » durant toute la période difficile qui accompagna la fin de l'année 1870 et toute l'année 1871 : la guerre, la défaite française, la Commune de Paris, la crise politique en France d'un côté, et de l'autre l'exil forcé de toute la famille à Londres et la dure adaptation à la nouvelle vie. Il n'est pas surprenant de constater que cette œuvre renferme quelques portraits assez déplaisants de personnages d'origine allemande. « Eaux printanières » met pourtant en scène un sujet tout à fait anodin quoique non dépourvu de suspens : Dimitri Sanine, gentilhomme russe vieillissant et solitaire, se souvient de l'histoire d'amour qu'il a vécue trente ans plus tôt, alors qu'il voyageait à travers l'Europe et notamment l'Allemagne. De passage à Francfort, il était tombé amoureux – et d'un amour réciproque – de Gemma, une jeune beauté italienne, au point de faire rompre les fiançailles de celle-ci et de se mettre à planifier son propre mariage avec la jeune fille, un être pur et admirable. En organisant leur union, bénie par la famille italienne de la belle, Sanine tombe entre les griffes de Maria Polozova, une Russe riche quoique d'origine modeste, l'épouse d'un ami d'enfance de Sanine et une croqueuse d'homme. Polozova décide de séduire le jeune et romantique Sanine, compromettant ainsi son mariage avec Gemma.

L'action de cette nouvelle se déroule en Allemagne, d'abord à Francfort où Sanine rencontre Gemma et tombe amoureux d'elle, et ensuite à Wiesbaden où le jeune homme suit

¹⁴³⁹ Lettre à T. Storm, 18 (30) novembre 1865, Baden-Baden : [...] *V. Hugo, avec toutes ses répugnantes grimaces dans « Chansons des rues et des bois ». Qu'une telle vomissure de grossièreté absolue et sauvage n'ait pas été condamnée au rejet sur le champ est révélateur de toute une nation.*

¹⁴⁴⁰ Л.В.Крестова, « Комментарии: И.С.Тургенев. Вешние воды»// И.С.Тургенев, *Полное собрание сочинений и писем в 30-ти томах*, Том восьмой, Москва, Наука, 1981, с. 500.

son ami d'enfance, croisé à Francfort, et où il succombe aux charmes de son épouse Maria. Le récit est grandement inspiré de l'expérience personnelle de Tourguéniev, qui le confirma lui-même, dans ses lettres et ses conversations avec les différents amis¹⁴⁴¹. Le caractère hautement autobiographique de l'œuvre permet à l'auteur de fournir quelques descriptions très réalistes du cadre de la nouvelle – des villes de Francfort et de Wiesbaden et leurs alentours. Le choix de placer l'action de son œuvre en Allemagne avait fourni à son tour à Tourguéniev la possibilité de créer quelques figures allemandes qui durent supporter la plume mordante de l'écrivain russe, la plus saillante de toutes étant sans aucun doute la figure de *Herr* Karl Kluber, le fiancé allemand de Gemma.

Herr Kluber est pourtant présenté, dans le récit, comme un homme bien « comme il faut » et un bon parti en plus : jeune, grand, au visage des plus nobles. Il s'agit en tout cas de la première impression que Karl Kluber produit sur les gens, et c'est ainsi qu'il parut à Sanine lorsque celui-ci rencontra pour la première fois son futur rival allemand. « Должно полагать, что в то время в целом Франкфурте ни в одном магазине не существовало такого вежливого, приличного, важного, любезного главного комми [...] »¹⁴⁴², précise l'auteur au sujet de son personnage. Sa toilette est impeccable, « à la hauteur de la dignité de son maintien », toute son apparence ne peut que susciter le respect et même une sorte d'admiration envers sa beauté sévère et son apprêtement très soigné. Cependant, tout en décrivant Kluber, l'auteur se laisse rapidement entraîner dans une ironie des plus subtiles : le côté très soigné, ou plutôt trop soigné, de l'Allemand trahit, selon lui, un mercanti de premier ordre. « В сверхъестественной его честности не могло быть ни малейшего сомнения: стоило только взглянуть на его туго накрахмаленные воротнички! », décrit le texte ce capitaliste de première heure, à la voix sûre d'elle-même, faite pour distribuer les ordres dans un magasin. Il est vrai que, toujours selon le récit, Monsieur Kluber non seulement est un jeune commerçant très prometteur, mais il considère aussi que rien au monde ne pourrait rivaliser avec le métier qu'il exerce : « Продавать сукно и бархат и надувать публику, брать с нее «Narren-, oder Russen-Preise» (дурацкие, или русские цены) — вот его идеал! »¹⁴⁴³, raconte le jeune Émile, frère de Gemma, les projets que son beau-frère fait pour son avenir. « У этого человека и белье и душевные качества — первого сорта! »¹⁴⁴⁴, voici le résumé que Tourguéniev fait, à la fin de la première description

¹⁴⁴¹ *Ibid.*, c. 504.

¹⁴⁴² *Il faut supposer qu'à cette époque il n'existait dans aucun magasin de toute la ville de Francfort de commis principal aussi poli, convenable, grave et aimable que M. Kluber.*

¹⁴⁴³ *Vendre du drap et du velour et relouer le public, lui prendre Narren-, oder Russen-Preise (des prix de fous, ou russes, voilà quel était son idéal !*

¹⁴⁴⁴ *Cet homme a du linge et des qualités morales de première qualité !*

de Kluber, de l'impression générale que son personnage allemand produit sur son entourage. Kluber sait parfaitement mettre en avant ses qualités. Produire une impression avantageuse est important pour lui. C'est une personne qui connaît sa propre valeur, aussi n'hésite-t-il pas à se montrer condescendant envers ceux qui ont moins de qualités à faire valoir. Il se montre par exemple hautain vis-à-vis de Gemma, sa fiancée, considérant leur futur mariage comme une affaire conclue. Gemma n'est d'ailleurs pas la seule à subir la condescendance presque naturelle de Kluber. « Но снисходительность не покидала его ни на один миг! Даже во время большой передобеденной прогулки по лесистым горам и долинам за Соденом; даже наслаждаясь красотами природы, он относился к ней, к этой самой природе, всё с тою же снисходительностью, [...] »¹⁴⁴⁵. Jamais auparavant Tourguéniev n'avait traité un de ses personnages allemands avec autant de mépris qu'il le fit avec Kluber. L'Allemand est pourtant présenté au lecteur comme porteur de tous les traits « bien allemands » dont Tourguéniev dote habituellement ses personnages parmi les représentants de la race germanique : très bien apprêté, bien élevé, ponctuel et rigoureux, il exerce même un métier pratique dans lequel il excelle d'ailleurs. Cependant, chacun de ces traits atteint chez Kluber, sous la plume tourguénievienne, une ampleur inédite et que l'écrivain pousse la plupart du temps jusqu'au ridicule. Si on ajoute à cela les différents défauts dont Tourguéniev affuble, tout au long du récit, son Allemand, on prend la mesure de la malveillance de l'auteur vis-à-vis de son personnage. Kluber ne fait pas seulement preuve d'une condescendance à toute épreuve et de l'incapacité de sentir les beautés de la nature, il apparaît aussi comme une personne faible (sinon comment expliquer son inaction face aux agresseurs de Gemma ?), narcissique et fier (c'est par fierté et l'excès de confiance en lui qu'il prend les sentiments de sa fiancée pour acquis), mauvais perdant et peut-être même malhonnête.

Le personnage de Kluber n'est pas le seul élément anti-allemand de la nouvelle. Le groupe des officiers allemands qui offensent Gemma lors de la promenade à Soden offre lui aussi quelques traits à ajouter au tableau désavantageux de l'Allemagne que Tourguéniev dresse dans son œuvre. Cousins germains des officiers allemands ivres dans *À la veille*, les militaires des « Eaux printanières » se montrent tout aussi dissipés et impolis que leurs prédécesseurs (il est à noter cependant que leur comportement lors du duel entre Sanine et l'offenseur de Gemma reste exemplaire). Tourguéniev trouve même le moyen de critiquer la nourriture allemande.

¹⁴⁴⁵ *Mais la condescendance ne le quittait pas un seul instant ! Même pendant la grande promenade qu'ils firent avant le déjeuner dans les montagnes boisées et les vallées derrière Soden ; même en jouissant des beautés de la nature, il se comportait avec elle, cette même nature, avec la même condescendance [...].*

Voici la façon dont il décrit un dîner typiquement allemand que Monsieur Kluber et ses invités purent déguster lors de leur promenade à Soden :

Кому не известно, что такое немецкий обед? Водянистый суп с шишковатыми клецками и корицей, разварная говядина, сухая, как пробка, с приросшим белым жиром, ослизлым картофелем, пухлой свеклой и жеваным хреном, посинелый угорь с капорцами и уксусом, жареное с вареньем и неизбежная «Mehlspeise», нечто вроде пудинга, с кисловатой красной подливкой; зато вино и пиво хоть куда! [...] После обеда подали кофе, жидкий, рыжеватый, прямо немецкий кофе.¹⁴⁴⁶

Voici une description d'un déjeuner à l'allemande qui rappelle fortement la description d'un dîner que Tourguéniev fait, dans une des lettres adressées à Claudie et Marianne Viardot, juste avant son retour de Carlsbad où il avait suivi sa cure devenue annuelle. Empressé de revoir toute la famille et de partager un bon repas en leur compagnie, Tourguéniev demande – sur un ton plaisanterie mais qui rappelle étrangement bien le passage des « Eaux printanières » ci-dessus : « Samedi prochain – j'arrive à Paris (le 26) – et je dîne à Bougivallo ! Faites-moi faire – une bonne soupe – car il n'y en a pas en Allemagne ; - un bon bouilli – car il n'y en a pas en Allemagne ; - et un bon poulet rôti – car il n'y en a pas en Allemagne ! Le dîner classique – quoi ! »¹⁴⁴⁷.

Si l'on cherchait à simplifier l'explication concernant la représentation de l'Allemagne par Tourguéniev dans « Eaux printanières », on pourrait dire que, mises à part les descriptions de la nature ainsi que de quelques villes, tous les autres éléments ayant trait, de près ou de loin, à l'Allemagne sont présentés par l'écrivain sous un jour très peu favorable. « Не буду отрицать того, что я имел известный зуб против Германии, когда писал «Вешние воды»¹⁴⁴⁸, avoua Tourguéniev son intention d'auteur une année après la publication de son ouvrage à Julian Schmidt. Conscient de l'image de l'Allemagne qu'il avait donnée dans sa nouvelle, Tourguéniev s'inquiétait – un peu – du sort de sa nouvelle création dans le pays de Bismarck : « [...] как проглотят немецкие читатели г-на Клубера и прочие неприятности, сказанные

¹⁴⁴⁶ *Qui ne sait ce qu'est un déjeuner allemand ? Une soupe aqueuse avec des boulettes de pâte bosselées et de la cannelle, du bœuf bouilli, sec comme du bouchon, couvert de graisse blanche, accompagné de pommes de terres visqueuses, de betterave bouffie et de raifort filandreux, de l'anguille bleuie avec des câpres et du vinaigre, du rôti avec de la confiture et l'inévitable Mehlspeise, sorte de pudding avec une sauce rouge et aigrelette ; en revanche, du vin et de la bière épatants ! [...] Après le déjeuner, on sert du café, un café liquide, roussâtre, un vrai café allemand.*

¹⁴⁴⁷ Lettre à C. et M. Viardot, 4 (16) juillet 1873, Carlsbad.

¹⁴⁴⁸ Lettre à J. Schmidt, 10 (22) janvier 1873, Paris : *Je ne nierai pas que j'avais la dent bien dure contre l'Allemagne quand j'ai écrit « Eaux printanières ».*

их race? »¹⁴⁴⁹, s'interrogeait-il notamment en écrivant à Annenkov, en février 1872, alors que son récit venait de paraître en Russie, ce qui signifiait que la traduction de cette œuvre en allemand et sa publication en Allemagne étaient imminentes. Tourguéniev fut obligé de fournir quelques explications à ses amis, parmi les hommes de lettres allemands avec lesquels il correspondait régulièrement, en brandissant l'argument de « qui aime bien, châtie bien » : « Господи! Какими вы – все немцы – стали неженками обидчивыми, как старые девы, после ваших великих успехов! Вы не в состоянии перенести, что я в моей последней повести вас чуточку поцарапал? Но ведь моему родному народу – который я ведь, конечно, люблю – мне случалось наносить и не такие удары! »¹⁴⁵⁰, écrivit-il par exemple à Ludwig Pietsch, visiblement particulièrement touché et choqué par l'attaque littéraire de la part de son ami russe. C'est que, au moment où Tourguéniev écrivait ces lignes, son ressentiment envers l'Allemagne n'était plus. Après avoir évacué son animosité envers le pays en écrivant les « Eaux printanières », il semble avoir tourné la page. En expliquant sa démarche dans la lettre, citée ci-dessus, à Julian Schmidt, où il avoue avoir cherché à représenter les Allemands sous un mauvais jour dans son œuvre, l'écrivain explique également que l'animosité qu'il ressentait vis-à-vis de l'Allemagne lorsqu'il écrivait cette nouvelle était passagère et n'avait rien de la germanophobie tenace et viscérale dont certains de ses lecteurs l'avait accusé après la parution des « Eaux printanières ». « [...] это – ничто в сравнении с той враждебностью, какую я не раз чувствовал против России и против Франции – вспомните строки в «Призраках»: там была ненависть. [...] Ни один человек на свете не в состоянии разубедить меня в том, что искренно люблю Германию »¹⁴⁵¹, affirme-t-il dans cette même lettre à Schmidt. Ceci expliquerait en tout cas l'absence de remarques particulièrement critiques et régulières vis-à-vis des Allemands dans la correspondance de Tourguéniev à partir de 1872, malgré le bouleversement que la guerre franco-prussienne avait opéré dans sa vision du monde.

¹⁴⁴⁹ Lettre à P. Annenkov, 11 (23) février 1872, Paris : [...] *comment les lecteurs allemands avaleront ce M. Kluber et les autres désagréments dont leur race fait les frais du récit ?*

¹⁴⁵⁰ Lettre à L. Pietsch, 15 (27) juillet 1872, Saint-Valéry-sur-Somme : *Bon Dieu ! Comme vous êtes devenus, vous tous les Allemands, des espèces de vieilles vierges effarouchées, après toutes vos grandes victoires ! Vous n'arrivez pas à admettre que je vous égratigne un tout petit peu dans ma dernière nouvelle ? Mon peuple natal, que j'aime pourtant évidemment beaucoup, a eu à supporter des coups autrement plus terribles de ma part !*

¹⁴⁵¹ Lettre à J. Schmidt, 10 (22) janvier 1873, Paris : [...] *cela n'est rien à côté de la haine que j'ai ressentie à plus d'une reprise envers la Russie et la France, souvenez-vous des lignes dans « Apparitions » : là, il y avait la haine. [...] Aucun être sur terre ne pourrait arriver à me dissuader du fait que j'aime sincèrement l'Allemagne.*

Les Français, un peuple charmant ?

Alors que, entre septembre 1870 et la fin de 1871, les Allemands subissaient les foudres de Tourguéniev à cause de l'impérialisme dont ils avaient fait preuve lors du conflit franco-prussien, les Français quant à eux étaient en train d'acquérir une aura toute neuve à ses yeux. Une nation anti-libérale¹⁴⁵² avec un monstre hypocrite à sa tête (« лживость чудовища, сидящего на французском троне »¹⁴⁵³), des fiers-à-bras ignorants et arrogants (« Такого фанфаронства, таких клевет, такого крайнего незнания противника, такого невежества [...], я и вообразить себе не мог »¹⁴⁵⁴) méritant une bonne leçon – voici les qualificatifs dont Tourguéniev affublait les Français au début de la guerre et jusqu'à la capitulation de Napoléon III et de ses généraux. Mais progressivement, avec la montée du nationalisme du côté des Allemands et l'augmentation du risque de désintégration de l'état français en tant qu'entité territoriale et politique européenne, le discours de l'écrivain concernant les Français change radicalement. La « pauvre France »¹⁴⁵⁵, une nation en pleine agonie, ses citoyens faisant preuve de courage en opposant une résistance aussi farouche que désespérée à l'envahisseur allemand¹⁴⁵⁶ - ce pays-là et ses habitants ne peuvent pas laisser indifférent Tourguéniev le libéral, Tourguéniev le pacifiste, Tourguéniev l'ami des Viardot. « Je pense à vous tous, et puis à tout ce qui se passe, à votre infortuné pays, à toutes les horreurs et les cruautés que font les hommes [...] »¹⁴⁵⁷, écrit-il à Pauline Viardot de sa lointaine Moscou au printemps 1871. À partir de ce moment, et en particulier dès l'établissement de Tourguéniev et des Viardot à Paris en automne 1871, la vie politique française se retrouve régulièrement au centre des attentions de l'écrivain dans ses lettres. Il faut dire que l'histoire de la politique intérieure de la France avait de quoi offrir au vieux libéral russe bien de la matière : l'instauration pleine de rebondissements de la Troisième république, la joute politique entre les monarchistes et les républicains qui tint en haleine tout le pays durant un long moment – jusqu'à l'établissement officielle de la république parlementaire avec le vote de l'adoption de la Constitution en 1875 – tous ces événements trouvèrent leur reflet dans la correspondance de Tourguéniev, qui ne cache pas ses sympathies politiques dans les lettres adressées aux amis. L'écrivain salue les débuts de

¹⁴⁵² Lettre à A. Jemtchoujnikov, 17 (29) juillet 1870, Baden-Baden.

¹⁴⁵³ Lettre à J. Schmidt, 19 (31) juillet 1870, Baden-Baden : *La fausseté du monstre qui est assis sur le trône de France.*

¹⁴⁵⁴ Lettre à P. Annenkov, 27 juillet (8 août) 1870, Baden-Baden : *Je ne pouvais m'imaginer [...] une telle fanfaronnade, de telles calomnies, une aussi mauvaise connaissance de l'ennemi et autant d'ignorance.*

¹⁴⁵⁵ Lettre à I. Borissof, 16 (28) octobre 1870, Baden-Baden,

¹⁴⁵⁶ Lettre à N. Tourguéniev, 24 novembre (6 décembre) 1870, Londres.

¹⁴⁵⁷ Lettre à P. Viardot, 9 (21) mars 1871, Moscou.

l'établissement du régime républicain, comme ici, dans une lettre à Annenkov qu'il essaye de persuader de venir passer l'hiver en France : « Франция догадалась, что республика – самая смиренная и смиренная форма правления – республика à la Thiers – и ухватилась за нее и руками и ногами. Приезжайте – отличную мы проживем зиму! »¹⁴⁵⁸. Il déplore la dérive monarchiste du nouveau régime républicain à l'élection de Mac Mahon à la présidence en 1873 – le sentiment dont il fait part dans plusieurs de ses lettres d'ailleurs :

Eh bien, cher ami, depuis hier soir vous avez la dictature militaire. Vous êtes, comme on l'a dit, Macmahonnien. Il m'avait toujours semblé qu'être tout simplement Français valait mieux ; mais je peux me tromper.¹⁴⁵⁹

О, какой дюжей, дюжинной, пошлой, уской, деревянной, железной республике мы идем навстречу! А республика останется; только такая, какую даже покойный Николай Павлович одобрил бы. Подтянутая, солдатская, форменная республика.¹⁴⁶⁰

Здесь нас совсем поработили – а дальше будет еще хуже. Мы взяли курс на совершенно тупую, узкую, пошлую, казарменную, железную и деревянную республику.¹⁴⁶¹

Tourguéniev saluera, plus tard, l'arrivée au pouvoir de Léon Gambetta qu'il considérait comme un des hommes politiques les plus brillants de son époque. « Здесь, как будто, вскоре установится умеренная республика. Она приобрела выдающегося вождя, энергичного деятеля в лице Гамбетты. Кто бы мог этого ожидать от адвоката-воздухоплователя? Во всяком случае он величайший французский государственный деятель нашего времени »¹⁴⁶², s'exprimera-t-il à ce sujet en janvier 1876, dans une lettre à Friedländer.

C'est avec un intérêt sincère que Tourguéniev suit les événements en France tout au long des années 1870 : établi à Paris depuis l'automne 1871, il se trouve forcément concerné par la façon dont les choses se mettaient en place à l'intérieur de son pays d'accueil. Au fur et à mesure de son intégration dans la vie du pays, ainsi que nous l'avons observé plus haut, son

¹⁴⁵⁸ Lettre à P. Annenkov, 7 (19) juillet 1872, Saint-Valéry-sur-Somme : *La France a compris qu'une république pacifique et modérée à la Thiers soit sa meilleure forme de gouvernement, et y a foncé à toute allure. Venez, nous passerons un hiver merveilleux !*

¹⁴⁵⁹ Lettre à G. Flaubert, 7 (19) novembre 1873, Paris.

¹⁴⁶⁰ Lettre à P. Annenkov, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris : *Ô, quelle république vigoureuse, ordinaire, triviale, étroite, raide et inflexible allons-nous trouver là ! Mais la république restera ; telle que même feu le tsar Nicolas I^{er} l'aurait approuvée. Une république en uniforme, resserrée et militaire.*

¹⁴⁶¹ Lettre à L. Pietsch, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris : *Ici nous avons été complètement asservis et ce sera encore pire à l'avenir. Nous nous sommes embarqués dans une république totalement idiote, étroite, triviale, militaire, raide et inflexible.*

¹⁴⁶² Lettre à L. Friedländer, 15 (28) janvier 1876, Paris : *On dirait que nous avons affaire ici à une république modérée. Elle s'est choisi un dirigeant brillant et un militant énergique en la personne de Gambetta. Qui aurait pu s'attendre à cela de la part d'un avocat-aérostier ? En tout cas, c'est l'homme d'état français le plus grand de notre temps.*

implication devient plus forte et plus personnelle. À ce propos, il est intéressant de noter la distribution des pronoms possessifs – très variable en fonction des correspondants – dans les lettres de l'écrivain, lorsque celui-ci se met à parler des événements en cours en France. Ainsi, en contant à Pauline Viardot, en juillet 1873, la réaction de l'opinion publique concernant le cap religieux pris par le gouvernement de Mac Mahon, Tourguéniev dit ce qui suit : « [...] en ma qualité d'ami de Français et de la France, je me vois souvent dans le cas de rougir de ce qu'il se passe *chez vous* maintenant [...] »¹⁴⁶³. Tourguéniev écrit à Viardot de Carlsbad, ce qui pourrait expliquer l'usage de la deuxième personne du pluriel ; on pourrait en conclure que la forme du pronom exprime ainsi une distance géographique et non pas identitaire. Cependant, quelque mois plus tard, l'écrivain expédie de Paris les lignes suivantes à Flaubert : « Eh bien, cher ami, depuis hier soir *vous avez*¹⁴⁶⁴ la dictature militaire »¹⁴⁶⁵. Ceci confirme que la forme de la deuxième personne du pluriel que Tourguéniev utilise pour commenter ces différents événements traduit plutôt la distinction qu'il fait entre lui, étranger vivant en France, et ses amis français, citoyens du pays directement concernés par les événements. En revanche, lorsqu'il s'adresse à ses amis et connaissances d'origine non-française, c'est le « nous » qu'il adopte immédiatement, se rangeant ainsi du côté des Français : « О, какой дюжей, дюжинной, пошлой, уской, деревянной, железной республике *мы идем* навстречу! »¹⁴⁶⁶, avons-nous relevé plus haut, dans une lettre à Annenkov ou encore dans celle adressée à Pietsch, déjà citée ci-dessus, elle aussi : « *Мы* взяли курс на совершенно тупую, узкую, пошлую, казарменную, железную и деревянную республику»¹⁴⁶⁷. Malgré les rebondissements souvent décevants et nonobstant les travers du régime nouvellement établi en France, Tourguéniev, vieux libéral et républicain modéré dans l'âme, salue la direction adoptée par l'état français et ne peut que tenir en estime le peuple qui se bat pour sa liberté, qui exprime sa volonté d'exister au sein d'une structure étatique moderne et ouverte, quoique parfois un peu chaotique. La situation en France, fût-elle extrêmement fluctuante et par moments difficile, devait faire contraste, à ses yeux, avec ce qui se passait, au même moment, en Russie qui vivait alors à l'heure de la réaction la plus violente. Au point de faire dire à l'écrivain, dans une lettre à son collègue de plume Mikhaïl Saltykov, en février 1876 : « [...] я давно с такой бодростью не глядел вперед и все-таки больше надеюсь на Францию, чем на Россию, где с каждым

¹⁴⁶³ Lettre à P. Viardot, 22 juin (4 juillet) 1873, Carlsbad. Je souligne (O. G.).

¹⁴⁶⁴ Je souligne (O.G.).

¹⁴⁶⁵ Lettre à G. Flaubert, 7 (19) novembre 1873, Paris.

¹⁴⁶⁶ Lettre à P. Annenkov, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris.

¹⁴⁶⁷ Lettre à L. Pietsch, 19 novembre (1 décembre) 1873, Paris.

днем более и более расплывается какой-то мерзкий кисель»¹⁴⁶⁸. Il est à noter également que, de façon générale, les préoccupations concernant l'évolution de la situation en France vont fréquemment de pair, en particulier dans la correspondance de la seconde moitié des années 1870, avec celles relatives à la Russie - ses affaires intérieures et ses relations avec le reste des nations européennes, très tendue à cette époque, à la veille de la guerre russo-turque de 1876-1878 et *a fortiori*, lors de celle-ci. Ceci montre l'intérêt particulièrement soutenu de l'écrivain envers la vie politique française comme russe, du point de vue du contexte pan-européen.

À en juger par les commentaires politiques que l'écrivain formule dans ses lettres des années 1870 et du début des 1880, la cote de la popularité de la France augmente progressivement et inexorablement chez lui, en particulier par rapport aux années 1850 et 1860. Mais qu'en est-il du jugement du caractère national français vu par Tourguéniev ? L'opinion de l'écrivain là-dessus suivit-elle la même courbe ascendante dans son esprit au fil des années ? Ou bien conserva-t-il la même petite opinion des habitants de la France jusqu'à la fin de ses jours ?

« Complexe » est sans aucun doute le terme qui qualifie le mieux le rapport de l'écrivain au Français durant cette période. Ni ouvertement négatif comme quelques années à peine plus tôt, ni tout à fait positif dans la durée, il n'est pas neutre non plus. Malgré l'enthousiasme constaté à l'endroit des transformations politiques que la France vivait à partir de 1870, Tourguéniev ne semble pas avoir fondamentalement changé son opinion concernant le caractère national des habitants de la république. Sa compréhension de leur nature ne peut cependant pas être jugée superficielle ni outrancièrement subjective à présent, contrairement à ce que nous avons pu observer durant les décennies précédentes en tout cas : tout au long des années 1870, Tourguéniev fit preuve de beaucoup de compassion vis-à-vis des Français ce qui enlève, *a priori*, toute suspicion d'esprit chicanier de sa part.

D'un côté, tout comme par le passé, il pratique – occasionnellement – des attaques épistolaires à l'encontre des Français. Par exemple, à en juger par certains de ses commentaires à leur sujet, il continue à entrevoir chez eux un certain nombre de défauts. Par exemple, Tourguéniev semble concevoir les Français comme une nation focalisée sur elle-même. « Французы слишком равнодушны ко всему, что не ихнее; [...] »¹⁴⁶⁹, écrit-il à un correspondant inconnu en août 1876. Il s'agit d'une opinion que l'écrivain avait fréquemment

¹⁴⁶⁸ Lettre à M. Saltykov, 14 (26) février 1876, Paris : [...] *cela fait longtemps que je n'ai plus regardé l'avenir avec une telle témérité et j'ai malgré tout plus d'espoir en la France qu'en la Russie, qui s'enfonçe chaque jour un peu plus dans une espèce d'immonde marasme.*

¹⁴⁶⁹ Lettre à une personne inconnue, 17 (29) août 1876, Paris : *Les Français sont trop indifférents à tout ce qui leur est étranger ; [...].*

exprimée par le passé, comme dans une lettre à Annenkov, à qui il envoie quelques lignes, en réponse à des commentaires faits précédemment par son ami : « [...] то, что Вы говорите о неспособности французов понимать не своё и о их невежестве, до сих пор совершенно верно [...] »¹⁴⁷⁰. L'égoïsme national des Français et leur tendance à ignorer ce qui se passe autour d'eux s'explique par une sorte de sentiment de supériorité qui habite bien fréquemment les représentants de la nation française, selon l'écrivain. En février 1877, alors qu'il était en train d'essayer de promouvoir la traduction de *La Fille du capitaine* de Pouchkine réalisée par Viardot, il fit parvenir un exemplaire de ce livre à plusieurs hommes de lettres dont Maximilien Perrin qui, apparemment, n'avait pas répondu à l'écrivain - ce que celui-ci jugea d'une extrême impolitesse de sa part. On ignore la raison qui avait empêché le littérateur français de réagir à l'envoi en question, toujours est-il que ce geste valut cette remarque désobligeante à l'adresse de la nation française tout entière : « [...] когда любезные французы не считают нужным церемониться, они легко становятся грубыми, особенно с нашим братом русским »¹⁴⁷¹, commenta-t-il pour le comte Sollogoub, témoignant, une fois de plus, d'une grande capacité de généralisation.

On peut dire que la correspondance de Tourguéniev de la période 1870-1883 est parsemée de petites piques contre le caractère français, que l'écrivain distribue en moindre quantité qu'auparavant cependant et sans y engager ses émotions. Ainsi, à en croire ses lettres, Tourguéniev considérait que les mariages en France se faisaient trop vite, sans prendre le temps de considérer véritablement l'union des deux jeunes gens. Il faisait remarquer ce détail déjà au début des années 1860, à l'occasion de la préparation du mariage de sa fille Pauline : ne souhaitant justement pas marier Pauline trop rapidement, à la mode française, il se plaignait alors de la rapidité de ce processus en France, selon ses observations¹⁴⁷². Et voilà que, en 1873, alors qu'il parle du mariage imminent de Claudie Viardot – sa chère Didie -, l'écrivain fait le commentaire suivant au sujet de cette future union : « Будущего мужа Диди зовут Жорж Шамро – это чудесная, молодая, благородная, деятельная натура натура – иначе бы я никогда не дал бы своего согласия [...]. Сближение началось уже давно (во Франции это редкость!) [...] »¹⁴⁷³. Ces deux remarques très similaires étant faites avec dix ans d'intervalle,

¹⁴⁷⁰ Lettre à P. Annenkov, 5 (17) octobre 1872, Paris : [...] *ce que vous dites sur l'incapacité des Français à comprendre ce qui leur est étranger, sur leur ignorance, reste à ce jour tout à fait juste* [...].

¹⁴⁷¹ Lettre à V. Sollogoub, 10 (22) février 1877, Paris : [...] *quand ces aimables Français ne jugent pas nécessaire de faire des cérémonies, ils deviennent facilement grossiers, en particulier avec nous autres les Russes.*

¹⁴⁷² « Je ne désire pas marier ma fille à la manière française, c'est-à-dire tête baissée », écrivait alors Tourguéniev à Vassili Botkine (Lettre à V. Botkine, 12 (24) avril 1862, Paris).

¹⁴⁷³ Lettre à L. Pietsch, 24 décembre 1873 (5 janvier 1874), Paris : *Le futur époux de Didi s'appelle Georges Chamrot ; une personne d'une nature merveilleuse, jeune, noble et énergique, jamais je n'aurais donné mon accord autrement* [...].

on peut parler d'une opinion récurrente de Tourguéniev sur la question. La pratique des mariages faits à la va vite, selon Tourguéniev, s'inscrit parfaitement dans la vision du caractère français en générale de l'écrivain : une nation quelque peu irréfléchie et pour laquelle le bon sens ne fait pas partie des principes fondamentaux. « [...] в делах людских меньше всего действует логика – особенно между народом, который, подобно французскому, руководящемуся воображением »¹⁴⁷⁴, écrivait Tourguéniev à son frère Nikolaï en 1870. Voici une opinion qui confirme notre thèse.

La nation française lui semble parfois égocentrique à l'esprit léger et quelque peu superficielle, manquant de rigueur. Un exemple : dans une lettre à Sergueï Poltoratski, Tourguéniev émet son opinion sur l'ouvrage d'Etienne-Gabriel Peignot intitulé *Abrégé de l'histoire de France* que le bibliographe russe lui demandait de lui faire parvenir. Dans sa lettre, Tourguéniev notifie à Poltoratski l'envoi du livre demandé et ne manque pas de livrer son opinion sur l'ouvrage en question qui, selon lui, pêche par de nombreuses erreurs et imprécisions : « Дряннее и небрежнее я не видывал труда. Не говоря уже о том, что чуть не каждое слово – ошибка. [...] Пошлая работишка пошляка французика! Ничего не может быть презрительнее неаккуратного и недобросовестного библиографического труда »¹⁴⁷⁵, conclut-il son verdict ; l'écrivain, tout en critiquant un ouvrage concret d'un auteur tout à fait concret, n'hésite pas à attribuer les défauts du travail, fût-ce en partie, au caractère superficiel et peu rigoureux des Français en général.

Mais de l'autre côté, les jugements de Tourguéniev sur la France et les Français ne sont pas exclusivement critiques. Les lettres de l'écrivain se rapportant à la guerre franco-prussienne, et plus précisément à la seconde phase de celle-ci (après la capitulation du gouvernement de Napoléon III en septembre 1870), comportaient déjà une sorte d'admiration cachée envers la fermeté et le patriotisme dont faisaient preuve les Français dans cette épreuve douloureuse. La façon dont les Français se battirent, par la suite, pour l'instauration de la République ne laissa pas indifférent non plus Tourguéniev, qui, à travers les différents commentaires épistolaires, témoigna de son soutien et de sa sympathie envers les partisans de la République, notamment envers Gambetta, en formulant son inquiétude lorsque ceux-ci subissaient un échec dans les tractations avec les monarchistes, mais aussi en saluant leur courage et leur ténacité. Parfois, Tourguéniev semble entrevoir ces mêmes qualités chez les Français en général. Ainsi, alors

¹⁴⁷⁴ Lettre à N. Tourguéniev, 24 novembre (6 décembre) 1870, Londres : [...] *la logique n'est pas ce qui caractérise le plus les affaires humaines, surtout pour le peuple qui, comme celui de France, est dirigé par l'imagination.*

¹⁴⁷⁵ Lettre à S. Poltoratski, 10 (22) octobre 1872, Paris : *Je n'ai jamais vu travail plus déplorable et plus négligé. Et cela sans considérer qu'il y a une erreur à peu près à chaque mot [...]. Un écrit trivial d'un petit tâcheron français ! Il n'y a rien de plus lamentable qu'un travail bibliographique imprécis et peu scrupuleux.*

qu'il effectuait un voyage en Russie au printemps 1874, l'écrivain tint à assister à une série de procès en cour d'assises dont l'un semble l'avoir marqué tout particulièrement. Il en fit rapport dans sa lettre à Pauline Viardot, le 17 (29) mai 1874 :

Jeudi. - Toute la journée de 10h du matin jusqu'à 6 heures passée à la Cour d'assises. Deux vols et un viol. Le jury déclare tout le monde non coupable. – Pourtant le viol (et d'une jeune fille innocente encore !) était absolument prouvé. – Impression fort pénible, types et physionomies très intéressantes – surtout la pauvre victime. – (Le séducteur, hideux, vieux, affreux, horrible !) – Comparaison entre elle et une Française à sa place. La Française aurait bondi d'indignation – ou sangloté à chaudes larmes ; - la Russe – comme un mouton qui ne peut pas se révolter.¹⁴⁷⁶

Il s'agit d'une comparaison intéressante, qui met en relief le sens de la dignité propre aux Français, aux hommes comme, visiblement, aux femmes, ainsi que leur sens de la justice et leur capacité à exprimer leur point de vue sans crainte de représailles. L'absence de résignation servile face au sort lui apparaît comme le signe d'une relation à son pays bien différente du fatalisme russe.

Ainsi on peut effectivement dire que le ton des lettres, où l'écrivain évoque sa vie en France et ses relations françaises, « se réchauffe » progressivement au cours des années 1870, si bien que, au début de la décennie suivante, et plus exactement le 14 juillet 1880, nous pouvons lire quelques lignes remplies d'une franche sympathie envers le Français : à l'occasion de la Fête nationale Tourguéniev qui faisait le rapport à Stassioulévitch des festivités dont il avait été témoin et participant, ne cache pas ses sentiments à son correspondant. La goutte ayant lâché son emprise, il se dit réjoui d'avoir pu participer aux célébrations : « [...] в торжественный день 14-го июля я мог довольно удовлетворительно ходить по улицам Парижа – и любоваться не столько зрелищем тысячи флагов, гирлянд, иллюминация и пр., сколько самими парижанами; что за милый, любезный и веселый народ! Это был замечательный день для республики »¹⁴⁷⁷. Une remarque qui scelle une attitude d'amitié envers ce peuple, jadis tant haïs par lui et témoigne de la nouvelle ère dans l'histoire des relations entre Tourguéniev et la France.

¹⁴⁷⁶ Lettre à P. Viardot, 17 (29) mai 1874, Saint-Petersbourg.

¹⁴⁷⁷ [...] en cette journée solennelle du 14 juillet, j'ai pu me promener assez bien dans les rues de Paris et y admirer le spectacle non seulement des milliers de de drapeaux, guirlandes et illuminations, mais surtout des Parisiens eux-mêmes ; quel peuple doux, aimable et joyeux ! C'était une journée merveilleuse pour la république.

Les Anglais, un peuple grand et... ennuyeux

Pour rappel, la première véritable découverte de la vie anglaise par Tourguéniev eut lieu, ainsi que nous l'avons vu dans un des chapitres précédents (« Chapitre VI : Sous le signe de la nostalgie »), à la fin des années 1850, alors qu'il eut enfin l'occasion de passer un peu plus de temps en Angleterre : entre 1856 et 1863, l'écrivain séjourna plusieurs semaines à Londres, se rendit à l'Île de Wight, à Ventnor. Ses différents séjours changèrent la vision que Tourguéniev s'était formée précédemment au sujet des Anglais et de leur mode de vie : lui, qui croyait les représentants de la nation anglaise inintéressants, se rendit alors compte de leur originalité qu'il apprécia à sa juste valeur, il aima leur attachement aux traditions et il se rendit compte que les différentes qualités dont les Anglais étaient dépositaires – selon son opinion – en tant que nation, faisaient d'eux le peuple le plus grand et le plus ingénieux de l'Europe.

Ensuite, durant le restant de la décennie 1860, Tourguéniev voyagea relativement peu, préférant passer le plus de temps possible dans sa retraite badoise, et il ne se mettait en route qu'en cas de nécessité, lorsqu'il fallait se rendre en Russie pour quelque affaire de gestion de ses biens, pour régler l'un ou l'autre détail lié à son activité littéraire, ou lorsque son devoir paternel l'appelait en France, à Paris puis à Rougemont. En conséquence, la correspondance de Tourguéniev à cette période ne comporte aucune mention spéciale des Anglais ou d'Angleterre. On aurait pu supposer que, lorsque, en 1870, bannis de Baden-Baden par la guerre, Tourguéniev et les Viardot s'installèrent, durant presque une année entière, à Londres, c'est avec une attente positive, issues de ses bonnes impressions des séjours passés, que l'écrivain abordera la perspective de vie en Angleterre. Ce ne fut pas tout à fait le cas cependant. Le séjour anglais ne ravissait pas vraiment l'écrivain, à en juger par sa correspondance. Le ton des lettres expédiées juste après son arrivée à Londres, en novembre 1870, est un peu froid et morose. « Я, как видите, в Англии. Мы приехали сюда в воскресенье (море было прегадкое) »¹⁴⁷⁸, écrivit Tourguéniev à Natalia Rachette, à peine arrivé : « Здесь холодно, сыро – везде воняет каменным углем. [...] успел уже получить порядочный кашель »¹⁴⁷⁹, donnant l'impression de ne pas du tout être ravi de se trouver en Angleterre. Il est vrai que le déménagement se fit dans un contexte difficile : la famille dut littéralement fuir le petit paradis de Bade après que celui-ci eut perdu son côté paradisiaque, sur fond de la guerre et d'humeurs anti-françaises. Ce départ signait la fin d'une période heureuse pour tout le monde; elle annonçait une vie de

¹⁴⁷⁸ *Comme vous le voyez, je suis en Angleterre. Nous sommes arrivés dimanche (la mer était très agitée).*

¹⁴⁷⁹ Lettre à N. Rachette, 3 (15) novembre 1870, Londres : *Il fait froid et humide ici, et ça pue le charbon partout. [...] je suis déjà fameusement enrhumé.*

vagabonds, pleine de soucis d'argents. De plus Tourguéniev, sensible au temps qu'il fait, ne devait pas trouver le climat de l'Angleterre, particulièrement humide durant la saison hivernale, tout à fait à son goût. Le mécontentement dont l'écrivain fait preuve dans cette lettre, première envoyée pendant l'exil londonien, persiste. Arrivé au printemps, Tourguéniev ne semble pas apprécier davantage son séjour et il n'hésite pas à annoncer clairement son sentiment, comme dans cette lettre adressée à Gustave Flaubert : « Je suis en Angleterre – non pour le plaisir d'y être – mais parce que mes amis, à peu près ruinés par cette guerre, y sont venus pour tâcher de gagner quelque argent »¹⁴⁸⁰. Mais à la différence de ce qu'il avait pu ressentir au sujet de l'Angleterre quelque quatre mois plus tôt, Tourguéniev semble avoir pris la peine d'analyser son déplaisir et de s'expliquer ses réticences. « Les Anglais ont du bon pourtant [...] », continue-t-il son récit à Flaubert, mais le mode de vie des Anglais à l'époque victorienne lui semble trop rigide : « [...] ils mènent tous [...] une vie très dure. Il faut s'y faire – comme à leur climat », conclut-il, n'ayant pas d'autre choix que de se résigner à supporter les aléas du climat britannique – au sens propre comme au figuré. Cependant, Tourguéniev n'était pas un grand voyageur pour rien : s'il y a une chose qu'il avait apprise à travers les différentes pérégrinations qu'il avait été amené à effectuer durant sa vie, c'est qu'il ne fallait jamais laisser passer une occasion pour étudier les mœurs d'un peuple, même si ceux-ci semblent *a priori* peu plaisants et surtout si le séjour s'annonce long. « Я наблюдаю, сколько могу, английскую жизнь: она суховата, но интересна »¹⁴⁸¹, lisons-nous dans une lettre à Avdeïev, vers la fin du printemps 1871. Les mœurs que l'écrivain trouve sèches et froides semblent présenter malgré tout de l'intérêt pour lui, à moins qu'il ne tente seulement de s'en persuader à défaut de pouvoir changer les choses : « Здесь мне живется не дурно: ни весело, ни скучно – а более прилично »¹⁴⁸², écrivait-il par exemple à Feth, quelques jours plus tôt, ou encore, toujours au même correspondant : « Жизнь английская не весела, но любопытна »¹⁴⁸³. Qu'est-ce que Tourguéniev reproche exactement aux Anglais – à part leur sens exacerbé des convenances et un côté un peu froid ?

Nous ne trouverons pas, dans la correspondance de l'écrivain de cette période, de reproches directs comme cela avait été le cas durant les mois passés en France à la fin des années 1850. Certes, il considère que les Anglais sont dépourvus du sens esthétique, ainsi qu'il

¹⁴⁸⁰ Lettre à G. Flaubert, 24 avril (6 mai) 1871, Londres.

¹⁴⁸¹ Lettre à M. Avdeïev, 10 (22) mai 1871, Londres : *J'observe la vie anglaise de mon mieux : elle est plutôt sèche, mais intéressante.*

¹⁴⁸² Lettre à A. Feth, 30 avril (12 mai) 1871, Londres : *Je ne vis pas trop mal ici : ce n'est ni joyeux ni ennuyeux, mais plutôt convenable.*

¹⁴⁸³ Lettre à A. Feth, 2 (14) juillet 1871, Londres : *La vie anglaise n'est guère joyeuse, mais curieuse.*

le formule dans une lettre à Pietsch : « Неопровержимая аксиома: «Ни один англичанин не имеет ни малейшего понятия о том, что такое искусство. Его изначальная природа искони антихудожественна»¹⁴⁸⁴. Tourguéniev note bien que, lorsqu'il annonce cela, il ne parle ni de poésie, ni des lettres en général – l'admirateur de Byron et de Shakespeare, qu'il était, n'aurait pas osé prétendre l'inverse par ailleurs. Cependant, l'accusation formulée par l'écrivain dans la lettre ci-dessus adressée à son ami historien de l'art Ludwig Pietsch, est très sérieuse à ses yeux – mélomane et, bientôt, amateur de l'art plastique. Autre réflexion qu'il formule au sujet des Anglais, c'est la méconnaissance totale qu'il leur constate concernant la Russie, sa culture et ses lettres. L'écrivain s'en persuada en août 1871, alors qu'il prenait part, à Edinbourg, à la fête de commémoration de Charles Dickens, disparu un an plus tôt.

Был недавно в Шотландии – присутствовал в Эдинбурге на юбилее Вальтера Скотта – даже произнес спич (весьма короткий и наизусть заученный; сбился раз, чем заслужил рукоплескания); впрочем, слыл – во всех газетах – за Mr Torqunoff, a distinguished novelist; англичане вовсе не интересуются ни Россией, ни русской литературой [...].¹⁴⁸⁵

Les Anglais, en train d'expérimenter la plus grande industrialisation de leur histoire, n'ont que peu d'intérêt, fait remarquer Tourguéniev, pour la culture d'un pays lointain comme la Russie ; leurs faibles besoins esthétiques, dont l'écrivain faisait état quelques mois plus tôt, ne les poussent pas à autant de curiosité intellectuelle, conclut-il. Les lettres russes commencèrent à pénétrer l'Angleterre seulement dans les années 1870¹⁴⁸⁶, au moment où Tourguéniev était en train de constater la méconnaissance de la culture russe par les habitants du pays, y compris les intellectuels. Ses œuvres furent par ailleurs les premières, dans l'ensemble du patrimoine littéraire russe, à avoir été traduites et publiées en Angleterre. La présence de l'écrivain dans le pays durant cette même période et sa participation active aux différents événements culturels et littéraires du pays, comme la fête de commémoration de Dickens mentionnée ci-dessus, contribua certainement à faire avancer le processus de découverte des lettres russes par les Anglais. En attendant une plus grande ouverture de l'Angleterre vis-à-vis de la culture russe, Tourguéniev semble se sentir un peu comme dans un désert, dans ce pays dont les habitants ont l'esprit pragmatique et s'intéressent plus à la politique qu'à la culture (« [...] англичане вовсе

¹⁴⁸⁴ Lettre à L. Pietsch, 28 mai (9 juin) 1871, Londres : *Axiome irréfutable* : « *Aucun Anglais n'a la moindre idée de ce qu'est l'art. Sa nature même est, par essence, antiartistique* ».

¹⁴⁸⁵ Lettre à A. Feth, 16 (28) août 1871, Baden-Baden : *Je suis allé récemment en Ecosse, où j'ai assisté à Edimbourg à une cérémonie pour Walter Scott et y ai même prononcé un speech (très court et appris par cœur ; j'ai perdu le fil à un moment, ce qui m'a valu des applaudissements) ; au fait, dans tous les journaux, je passais pour un certain Mr Torqunoff, un distinguished novelist ; les Anglais n'ont aucun intérêt ni pour la Russie, ni pour la littérature russe [...]*.

¹⁴⁸⁶ Ощепков А.Р., *op. cit.*, с. 42.

не интересуются ни Россией, ни русской литературой (русское правительство – это дело другое, особенно русская дипломатия [...] »¹⁴⁸⁷, conclut-il sa lettre à Feth).

Londres ne semble susciter aucune émotion particulièrement plaisante chez Tourguéniev à l'époque : cette cité est trop grande et trop étrangère alors pour lui qui écrit à Ivan Borissof, par une journée de printemps 1871 : « Виардо на несколько дней уехали погостить к друзьям на берег моря. Таким образом я очутился вдруг почти один в этом страшнейшем городище »¹⁴⁸⁸. À côté de cela, la nature du pays, et plus exactement la campagne écossaise, séduit l'amateur de la nature chez l'écrivain. « Нигде в мире нет такого воздуха, как в северной Шотландии; дышать им – наслаждение »¹⁴⁸⁹, écrit Tourguéniev à Feth, en été 1871; impression qui trouvera sa confirmation dans une lettre que Tourguéniev expédia à Pauline Viardot depuis Pitlochry, à la même période : « [...] un pays magnifique – des bois, des montagnes, une rivière torrentueuse, une belle maison, un air excellent, etc., etc. »¹⁴⁹⁰.

Dans le « Chapitre VI : Sous le signe de la nostalgie » de ce travail, nous avons vu la façon dont le caractère forcé d'un séjour pouvait influencer la vision des choses chez Tourguéniev qui, à la fin des années 1850 par exemple, faisait preuve de bien peu de tolérance vis-à-vis des Français et de la ville de Paris, où il séjournait tout à fait à contrecœur. On peut supposer que le fait d'être *obligé* de demeurer durant un temps indéterminé en Angleterre (« Et puis – où aller ? »¹⁴⁹¹, s'interrogeait-il dans une lettre à Flaubert, pourtant plusieurs mois après son installation dans le pays) porta préjudice à sa façon d'appréhender l'Angleterre et ses habitants.

On n'est donc pas étonné de constater que l'écrivain ne s'attarda pas davantage en Angleterre : en automne 1871, il suivit les Viardot qui déménageaient en France, à Paris, où le régime impérial tant méprisé par eux auparavant était supplanté par une république – une république bien imparfaite, certes, mais un régime par définition plus libéral et plus démocratique. Les années passeront, Tourguéniev aura d'autres occasions de revenir en Grande-Bretagne. Il le fera très volontiers lorsqu'il ira chasser en Écosse, dans la seconde partie des années 1870. Il reviendra dans une Angleterre admiratrice de son œuvre : le grade de

¹⁴⁸⁷ [...] *les Anglais ne s'intéressent ni à la Russie ni à la littérature russe (le gouvernement russe, c'est autre chose, surtout la diplomatie russe [...]).*

¹⁴⁸⁸ Lettre à I. Borissof, 2 (14) avril 1871, Londres : *Les Viardot sont partis vivre pour quelques jours chez des amis à la côte. Voilà pourquoi je me suis tout à coup retrouvé presque seul dans ces vieilles pierres terriblement effrayantes.*

¹⁴⁸⁹ Lettre à A. Feth, 16 (28) août 1871, Baden-Baden : *L'air de l'Écosse est unique au monde ; le respirer est un vrai délice.*

¹⁴⁹⁰ Lettre à P. Viardot, 30 juillet (11 août) 1871, Pitlochry.

¹⁴⁹¹ Lettre à G. Flaubert, 24 avril (6 mai) 1871, Londres.

Docteur du droit commun accordé à Tourguéniev par l'Université d'Oxford, à la fin de la décennie, en est une preuve directe. Cependant, malgré les plaisirs et les honneurs que Tourguéniev y trouvera, il aura du mal à s'adapter dans le pays dont le climat, les mœurs, les institutions lui paraîtront à jamais étrangers : « Чудесно, дико, величественно, глупо – всё вместе; а главное – совсем нам чуждо »¹⁴⁹², dira-t-il notamment à Feth, après avoir visité les villes de Cambridge et d'Oxford en automne 1878. Une rive étrangère, au point de conclure, dans une lettre à Annenkov cette fois : « [...] англичане несомненно великий и оригинальный народ [...] – но вынес оттуда то чувство, что жить на почве этого «пышного острова» - ни-ни! не хотел бы – хоть и не могу не нахвалиться ласковостью приема »¹⁴⁹³, scellant ainsi son attitude, globalement positive mais néanmoins bien distante vis-à-vis de l'Angleterre.

3. L'OMNIPRÉSENTE ALTÉRITÉ

Une écriture difficile

Lorsqu'on lit les lettres de Tourguéniev écrites entre 1870 et 1883, on est frappé par les plaintes récurrentes qu'il y formule concernant le manque d'inspiration dans son travail littéraire ainsi que par les doutes qu'il exprime quant à son avenir d'écrivain. Déjà en mai 1871, installé provisoirement à Londres, il explique son silence littéraire à Maria Milioutina : « Поверьте: когда я говорю, что «охладел к своему делу», я не жантильничаю и не хандрю; я просто сознаю факт. [...] Голос остался – да петь нечего. [...] А петь нечего – потому что живу вне России; а не жить вне России я по обстоятельствам – всеильным – не могу... »¹⁴⁹⁴. Vivant dans l'incertitude la plus totale concernant l'organisation future de sa vie, Tourguéniev ne se sent pas particulièrement inspiré : « Работа моя совсем замерла; да и не хочется писать »¹⁴⁹⁵, écrit-il, au même moment, à Mikhaïl Avdeïev. Il s'agit d'un état

¹⁴⁹² Lettre à A. Feth, 31 octobre (12 novembre) 1878, Paris *Merveilleux, sauvage, majestueux, bête, tout cela à la fois ; et surtout, cela nous est totalement étranger.*

¹⁴⁹³ Lettre à P. Annenkov, 25 octobre (6 novembre) 1878, Paris : [...] *les Anglais sont indubitablement un peuple grand et original [...], j'ai pourtant la sensation que vivre sur cette « île fastueuse », nenni je ne le voudrais pas !, et je ne saurais pourtant trop louer la douceur de son accueil.*

¹⁴⁹⁴ Lettre à M. Milioutina, 5 (17) mai 1871, Londres : *Croyez-moi : quand je dis que « j'ai perdu l'intérêt pour mon travail », je ne fais pas des manières et je ne broie pas du noir ; je constate simplement le fait. [...] La voix demeure, mais il n'y a rien à chanter. [...] Et il n'y a rien à chanter parce que je vis en dehors de la Russie ; et, pour des raisons impérieuses, je ne peux pas vivre en dehors de la Russie...*

¹⁴⁹⁵ *Mon travail s'est éteint tout à fait ; et je n'ai pas envie d'écrire.*